

Le Courrier du Canada.

JOURNAL DES INTERETS CANADIENS.

JE CROIS, J'ESPERE ET J'AIME.

Feuilleton du Courrier du Canada. 3 NOVEMBRE 1876.—No. 14

LA VEILLEUSE.

(Suite.)

—Cher monsieur Stanley, ou plutôt, mon cher ami, dit Claudius avec ses démonstrations habituelles, votre présence nous porte bonheur, tout nous réussit depuis que nous avons fait votre connaissance. M'a-t-on assez reproché d'avoir signé un malheureux billet de trois cents francs ! Eh bien, si je ne l'avais pas fait, vous ne seriez pas venu en recevoir le prix ; vous n'auriez pas eu l'idée de revoir cette maison qui vous avait plu, et, selon toute apparence, nous ne vous aurions jamais connu. A quoi tiennent les choses ! — Les voies de Dieu sont inconnues, ajouta-t-il avec emphase.

—Les voies de Dieu sont inconnues, reprit froidement l'astronome. —Croiriez-vous, reprit Claudius, que je vous le dis en ce moment, savez-vous que pas plus tard qu'hier j'ai refusé deux mille francs de l'Amour vainqueur ?

—Vous avez peut-être eu tort, dit Stanley ; deux mille francs sont bons à prendre.

—Comment ! c'est vous qui me dites cela ? vous avez évalué vous-même le dernier prix à deux mille quatre cents francs.

—Et si l'acheteur ne revient pas, retrouverons-nous une telle occasion ? —Soyez sans inquiétude, dit Claudius avec assurance, il reviendra ! Si c'est été un amateur, j'aurais peut-être cédé ; à un connaisseur comme vous je le donnerais pour rien ; mais un marchand ne m'intéresse pas. Ces gens-là vivent de notre substance ; nous n'avons pas à les ménager ; mon homme a été assez naïf pour me dire que c'était une commande. Il faudra bien qu'il revienne ; quant à moi je ne céderai pas. — Mais parlez-moi du sujet intéressant qui vous amène, et pardon de la parenthèse.

—Mon cher monsieur Claudius, dit Stanley en prenant un siège, vous savez quel heureux hasard m'a conduit dans votre maison. En voyant le malheur de madame Martel, qui m'a paru une femme fort instruite et distinguée, j'ai été touché de sa position, et, dans mon désir d'y porter remède, j'ai fait une imprudence des ma première visite, en lui laissant entrevoir que j'aurais peut-être un moyen de la guérir. Je le regrette maintenant, car une espérance qui ne se réalise pas est un malheur de plus.

—Mais vous savez donc tout faire ? dit Claudius interrompant son travail, ne seriez-vous pas un peu sorcier ? —Pas précisément, mais j'ai vécu dans le pays de la magie, et il a pu m'en rester quelque chose. Tel que vous me voyez, avec mes yeux bien ouverts, j'ai pendant trois mois complètement été aveugle, et par la cause même qui a privé madame Martel de la lumière ; — rien n'est plus fréquent dans l'Inde. Je me trouvais sans secours et sans amis à Bénarès, lorsqu'un pauvre médecin indien vint heureusement me tirer de cette position désespérante.

L'homme singulier qui m'avait guéri ne voulait recevoir aucune récompense.

—Toutes les plantes, me disait-il, ont une vertu cachée, et chacune d'elles est un dicteur pour une partie de notre corps. C'est dans l'Inde que se conservent les traditions les plus savantes de ces trésors mystérieux ; les ophtalmies, qui sont si nombreuses sous notre ciel de feu, devaient aussi trouver leur contraire, leur contre-poison dans les plantes aromatiques que nous foulons sous nos pieds.

—Mais chez nous, ces secrets ne se révèlent pas ; ils se transmettent à quelques adeptes de la science, et quelquefois ils sont ensevelis dans le tombeau du dernier possesseur. Et cependant la science est un flambeau qui vient de Dieu et que l'humanité doit se transmettre de main en main.

—Je vais donc faire un acte contraire à nos mœurs et à nos usages, non pas en vous dévoilant un secret dont je ne suis que dépositaire ; mais en laissant en vos mains le reste du flacon qui a servi à vous guérir, pour le cas où ce malheur vous arriverait encore à vous ou à un ami dont vous voudriez soulager l'infortune.

—Je ne vous dis pas, ajouta-t-il, que

vous rendrez un organe si délicat à ceux qui l'ont perdu ; Dieu seul peut le faire ; mais bien des gens se croient aveugles qui seraient guéris, s'ils pouvaient ramener à temps par cette plante divine un organe affaibli. Un homme qui est engourdi par le froid ne semble-t-il pas paralytique ? et celui qui est en léthargie n'est-il pas pris quelquefois pour un mort ? Il ne faut pas désespérer de la nature tant qu'il reste un germe de vie. — Seulement, et c'est ma dernière recommandation, gardez-vous d'employer le suc de cette plante tant qu'il reste trace d'inflammation ou d'inquiétude chez le malade, car son énergie pourrait donner la fièvre. Il faut un calme parfait de l'esprit et du corps.

—Voilà, si je me souviens bien, ce que me dit cet excellent infidèle avec toute la charité d'un chrétien.

—Maître, dit Claudius, je vous dis que vous êtes notre bon génie ! mais comment allons-nous faire pour nous servir de ce précieux flacon ?

—Je n'en sais plus rien, dit Stanley ; je ne suis plus assez sûr de la vertu de mon remède pour en vanter les effets. J'ignore si l'on applique avec succès aux yeux de notre malade. Je ne veux rien lui promettre, et cependant je désire essayer ; il faut que ce secret reste entre nous.

—Mais, reprit Claudius en réfléchissant, si nous chargeons Pholoe d'appliquer le remède sans rien dire, il n'y a pas une enfant plus discrète et plus attentive.

En effet, dit Stanley, elle me paraît la raison en personne. Votre idée nous tire d'embarras. Veuillez donc lui transmettre nos instructions, sans rien oublier. Il faut seulement que les yeux soient voilés par un bandeau et baignés d'une eau pure, à laquelle vous ajouterez trois ou quatre gouttes de cette liqueur pour un verre d'eau ; gardez-vous d'en mettre davantage, pour éviter toute inflammation.

—Mais, cher docteur, dit Claudius, ne voyez-vous pas que madame Martel et l'engager seulement à se laisser mettre un bandeau sur les yeux ? vous réussirez peut-être mieux que nous, et elle ne se doutera de rien. Je vous laisse monter seul pour ne pas me trahir, car je ne sais guère me contenir, et j'attends de vos nouvelles.

Stanley monta donc seul chez madame Martel, qui le fit beaucoup caresser ; car, à la manière des aveugles, elle espérait suppléer, en l'entendant parler, au jugement si assuré que nous pouvons souvent porter sur un simple regard ; mais il ne disait que ce qu'il voulait bien dire, et il était maître de sa pensée.

Stanley s'informa beaucoup de l'état des yeux de madame Martel, et dit qu'il espérait un jour pouvoir lui communiquer une recette dont il s'était parfaitement trouvé dans un cas semblable, mais qu'une légère irritation paraissant subsister, il n'était pas temps encore.

—Mais ne pouvez-vous, mademoiselle, dit-il en se tournant du côté de Pholoe, qui travaillait près de sa mère, ne pourriez-vous engager madame à porter un bandeau sur les yeux ? car évidemment cette grande lumière docteur l'organe.

—Le docteur l'avait conseillé, répondit Pholoe, mais ma mère dit qu'elle aime mieux recevoir la faible lueur qui arrive maintenant jusqu'à ses yeux et deviner l'ombre de ceux qui passent.

—Je vous assure que c'est un danger, reprit Stanley ; et si madame daigne avoir confiance en moi qui ai souffert du même mal, elle portera un bandeau imbibé d'eau fraîche, qu'il faut renouveler de temps en temps.

—Mon enfant, dit madame Martel, faisons voir à monsieur mon empressement à me soumettre à une ordonnance si simple.

à suivre.

Lettres de Pologne et de Russie.

Cracovie, 13 octobre. Les préparatifs de la guerre.—L'entente de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche.

Au moment où cette correspondance arrivera à l'Univers, la télégraphie aura déjà apporté à Paris la nouvelle du consentement de la Porte à un armistice de plusieurs mois ; mais on peut se demander à quoi servira cet armistice, puisque la ruine de la Turquie est chose parfaitement arrangée entre les trois puissances du Nord. Il n'est plus possible d'en douter, en présence des témoignages positifs qui arrivent, ici du moins, de Saint-Petersbourg, de Berlin, de Vienne, de Bucharest, et que je tâ-

cherai de résumer brièvement.

Qu'il me soit permis de revenir d'abord sur le résultat des pourparlers du czar avec le général Mantouffel, à Varsovie. Il s'agissait pour la Russie d'obtenir de la Prusse la promesse formelle d'une neutralité bienveillante dans le cas où elle se déciderait à faire la guerre à la Turquie. A-t-elle obtenu cette promesse ? Toute l'Europe avait été persuadée que oui, il y a quelques semaines ; aujourd'hui on commence à en douter sans aucune raison. Un refus de la Prusse aurait arrêté court toutes les machinations de la Russie. Or, loin de se ralentir, le mouvement russe n'a fait que grandir depuis le départ du czar de Varsovie.

Ainsi, on écrit de Turn-Severin (ville frontière de la Roumanie, du côté de la Serbie), à la date du 6 de ce mois, à la Correspondance politique de Vienne : "Avant-hier est passée par notre ville une solnia (escadron de 100 hommes) de cosaques, sous le commandement du prince Natyschkin et du colonel Kuzmin. Elle est allée, musique en tête, sur le bord du Danube, où l'attendait un bateau pour la transporter sur la rive serbe. Au premier moment, la réaction avait été telle qu'elle avait abattu sur la ville, mais on apprend bientôt que c'étaient des cosaques du Caucase, dont le costume est exactement pareil à celui des Circassiens."

Le correspondant de Belgrade écrit au même journal que : "tous les jours il arrive dans la capitale serbe un nouveau détachement de 100 à 150 volontaires russes, et qu'on en forme dix bataillons, dont l'organisation a été confiée au général russe nommé récemment commandant militaire de Belgrade." Le correspondant ajoute que la ville a perdu tout à fait son caractère propre et paraît une colonie russe.

De Bucharest on écrit au Czar : "Les transports des volontaires russes à travers la Roumanie s'effectuent sur une échelle effrayante. Ce ne sont plus des paysans dans leurs caftans qui se rendent en Serbie pour y être habillés et armés, ce sont des soldats de toute arme en uniforme, avec leurs médailles militaires sur la poitrine et armés de fusils, de sabres, de revolvers ; tout cela à peine caché sous des manteaux civils, et ils sont conduits sur le théâtre de la guerre par leurs officiers et leurs généraux. Il arrive parfois que les ministres roumains voyagent dans le même train que ces soldats étrangers, et ils ne savent quelle contenance garder.

Ainsi M. Vernesco, devant partir dans un tel train, a passé à côté des wagons remplis de soldats russes. Il a en l'air extrêmement étonné, mais n'a rien dit. Le président du conseil, M. Bratiano, en revenant de la Transylvanie, où il était allé saluer l'empereur d'Autriche, a été obligé de monter également dans un train transportant des soldats russes ; mais, pour ménager les apparences, il a télégraphié à la direction de ce chemin de fer, à Bucharest, de faire arrêter le train et d'en faire descendre ces soldats, ce qui fut fait ; mais les Russes louèrent des voitures de paysans et continuèrent leur chemin. Ce n'était d'ailleurs qu'une petite comédie de la part de M. Bratiano, qui est russe et s'oppose à la Russie.

Du fond de la Russie, le Czar a reçu les renseignements suivants, datés du 4 de ce mois :

"Mille cosaques viennent de quitter les bords du Don pour se rendre à cheval et avec leurs armes par la Roumanie en Serbie, et l'attaman des cosaques de cette contrée, le général Krasnokacki a rapporté au gouvernement qu'il n'est plus en état de contenir ces tribus guerrières, qui toutes veulent aller en Serbie. Le même courant règne sur toute l'étendue de la Russie européenne : les paysans fanatisés au dernier point, vendent leurs fourrures de peaux de mouton ; leurs femmes vendent bagues et boucles d'oreilles pour les aider à faire le voyage au siège d'un comité panslaviste, qui les expédie en Serbie. J'ai connu moi-même, écrit le correspondant, un paysan qui a vendu tout son avoir et est parti pour Belgrade avec ses quatre fils et ses cinq neveux. Dans les autres contrées de la Russie, on forme des bataillons de volontaires, habillés comme l'était la milice de 1812 et portant sur leurs schakos ou casques une croix avec la devise : "Pour la foi et le slavisme." Un bataillon pareil formé à Nijny-Novgorod est déjà en chemin pour la Serbie. Un autre est en voie de préparation à Orel."

L'impulsion de ce mouvement vient toujours des comités panslavistes, de la presse, et surtout du clergé schismatique. La rédaction du journal Dziennik Polski a entre ses mains un curieux document, sous ce rapport, qu'elle s'offre à montrer à tous les curieux. C'est un vrai billet pour les paradis, un brevet de rémission des péchés pour le porteur, avec une recommandation à saint Pierre. En tête sont les insignes de la religion, au bas la signature de l'évêque et le brevet destiné à être mis, à la mort du porteur, avec lui dans sa bière. On vend cela moyennant une somme de... au profit des Serbes.

Ce serait cependant une grande erreur de croire que le gouvernement est tout à fait étranger à ce mouvement. L'empereur Alexandre s'en afflige sans doute, car il est avant tout autocrate, et il ne lui plaît pas de voir les masses s'ingérer avec une telle violence dans les affaires publiques, et puis il n'a pas dans le caractère les audaces des journalistes russes jetant des défis au monde entier. Il a vu d'ailleurs qu'un pareil défi n'a pas porté bonheur à son père. Il n'en est pas moins vrai que toute la machine administrative, dans son empire, est acquise au mouvement national et lui vient en aide avec les puissants moyens dont elle dispose.

Voici, par exemple, ce qu'atteste le correspondant du Kurjer Pornanski, journal respectable connu des lecteurs de l'Univers. Il lui écrit ceci du fond de la Lithuanie : "Les gouverneurs militaires ne cessent d'envoyer des circulaires aux autorités des districts placés sous leurs ordres pour activer les quêtes et les collectes. J'ai vu moi-même une pareille circulaire. On déduit même sur la maigre solde des militaires une part pour les Serbes, et il est sévèrement défendu de détourner de leurs idées les volontaires prêts à se rendre en Serbie. On m'a cité un fonctionnaire qui a été destitué pour avoir déconseillé à un ami de se lancer dans ces aventures."

C'est surtout dans les provinces polonaises que cette pression des autorités se fait douloureusement sentir. Elle y prend un caractère tyrannique, attendu que la population polonaise assiste indifférente à la tragédie que joue la Russie en ce moment. Les fonctionnaires vont de maison en maison dans les villes, de château en château dans les campagnes, pour imposer des offrandes aux classes aisées. Lorsqu'un bourgeois ou propriétaire ainsi attaqué donne au fonctionnaire une somme de quelques roubles pour s'en débarrasser, celui-ci s'écrie invariablement : "Oh ! monsieur, j'aurais honte pour vous de vous inscrire pour une si piètre somme, j'y ajouterai du mien." Nécessairement l'autre n'accepte pas cette générosité-là et s'exécute, donne cinquante ou cent roubles, et le plus souvent c'est tout ce qu'il a d'argent à la maison. Maintenant c'est une pétition qu'on fait signer aux habitants du royaume de Pologne, pour supplier le gouvernement d'aller résolument au secours des slaves de la péninsule des Balkans.

L'initiative de ce pétitionnement, qui se fait en ce moment dans toute la Russie, a été prise par la ville de Nicolaieff, le grand port militaire de la Russie méridionale remplaçant Sébastopol, et Moscou a immédiatement suivi son exemple. On aurait pu croire que c'est bien là un mouvement révolutionnaire, mais le pétitionnement forcé en Pologne prouve que l'administration s'en mêle. Qui pousse donc l'administration russe dans cette voie ? Il paraît que c'est le czarévitch héritier, le véritable maître de la Russie. Le pétitionnement imposé à la Pologne n'a pas évidemment pour but de forcer la main au gouvernement, ce qui serait une farce par trop ridicule, mais on veut l'opposer à l'adresse du comité historique polonais de Londres, aux serbes leur montrant par l'exemple de la Pologne ou la protection de la Russie conduit les peuples slaves ; adresse qui a fait un grand effet en Angleterre, et le gouvernement russe tient à persuader au monde que le mouvement russe s'étend à tous les peuples de la famille slave.

Parlerai-je maintenant du langage des journaux russes ? Il est tel que dans aucun pays du monde, voulant rester en paix avec ses voisins, il ne saurait être toléré. Mais il y a quelque chose de plus significatif que tout ce que je viens de signaler, ce sont les préparatifs qui se font d'un bout de l'empire russe à l'autre pour la mobilisation prochaine des réserves. En effet, de toutes les parties de la Russie on annonce que les chevaux pour la cavalerie ont été réqui-

sitionnés. On les a laissés encore aux propriétaires, mais à la condition formelle de les amener aux dépôts dans les vingt-quatre heures après que l'ordre en sera donné. Dans tous les chefs-lieux des gouvernements et des districts on a préparé des logements pour les réservistes, et dans l'armée active tous les congés ont été interdits. Aucun militaire ne peut s'éloigner de la circonscription militaire où réside le corps d'armée auquel il appartient. Enfin, plusieurs corps d'armée ont été rapprochés de la frontière roumaine, et plusieurs divisions envoyées à Tiflis pour renforcer l'armée du Caucase. Le grand caravansérail pour les troupes de la Russie occidentale se rendant vers les frontières de la Roumanie est la forteresse de Kieff. Tous les jours des régiments nouveaux y arrivent et d'autres en partent, et le 6 de ce mois ordre a été donné à l'administration du chemin de fer allant de Pologne à Kieff de se mettre en mesure afin d'avoir 10 trains, chacun de 70 wagons, par jour pour le transport des troupes. Voilà ce qui s'est fait en Russie depuis l'entrevue du czar avec le général Mantouffel.

D'un autre côté, les journaux inspirés par M. de Bismarck n'ont cessé, depuis ce moment, de plaider la cause des slaves de la Turquie sur la note russe, et à l'heure où j'écris cette correspondance, le roi de Grèce, après avoir pris le mot d'ordre de la Russie à Pétersbourg, est dans le grand duché de Bade, pour conférer avec l'empereur Guillaume. L'accord entre la Russie et l'Allemagne prussienne est donc un fait patent, et il n'en pouvait être autrement. L'Allemagne prussienne est condamnée par sa position géographique, je l'ai dit il y a longtemps déjà, à rester le satellite de la Russie, à moins que le rêve de M. Bismarck, d'écraser complètement la France, ne se réalise, car autrement, l'Allemagne se mettant contre la Russie risquerait d'être prise entre deux feux.

Quant à l'Autriche, que peut-elle faire, si ce n'est suivre l'exemple de la Prusse ? Où trouverait-elle une alliée assez puissante pour la garantir contre le danger d'être partagée comme le fut la Pologne, car comme celle-ci elle a trois voisines : l'Allemagne prussienne, la Russie et l'Italie qui se feraient un régal de la dévorer en commun. Voilà ce que la mission du général Sumarskoff avait pour but de lui faire comprendre. L'envoyé moscovite avait, en effet, conféré tous les jours avec l'ambassadeur italien à Vienne, sous les yeux de M. Andrassy, et l'ambition italienne a été si vivement surexcitée, que le Drillo, l'Opinion et autres journaux de ce pays ne parlaient de rien moins que de la prochaine annexion à l'Italie du Trentino, de Trieste et de toutes les anciennes possessions de Venise sur l'Adriatique.

L'Autriche a hésité huit ou dix jours à donner une réponse catégorique aux demandes de M. Sumarskoff. Enfin, elle l'a donnée, et aussitôt que l'envoyé russe l'eut apportée à Livadia, le czar appela le grand-duc héritier, qui était en villégiature chez le prince Bariatski, en Pologne, attendant le résultat de toutes les manœuvres de la diplomatie moscovite, puis il appela le ministre des finances. Le général Ignatieff était toujours à Livadia, ainsi que le prince Gortschakoff ; en un mot, les principaux conseillers du czar étaient encore autour de lui, et ce qui a été décidé dans ce conseil ce n'est certainement pas la paix.

Déjà le 5 octobre, on lisait dans la Petersburgskie wedomosti : "Nous apprenons, des sources les plus sûres, qu'un arrangement a été conclu entre la Russie et l'Autriche pour l'occupation de la Bulgarie par la Russie et de l'Herzégovine et de la Bosnie par l'Autriche." Deux ou trois jours après, le journal de Vienne, Sonn-und Montags-Zeitung, qui a des attaches officielles, publiait exactement la même chose, bien qu'en termes un peu moins affirmatifs, et s'attachait à démontrer tous les avantages que retirera l'Autriche de l'occupation des deux provinces turques avoisinant ses possessions sur l'Adriatique, qui, d'après les arrangements contractés avec la Russie, doivent être prolongées jusqu'au détroit d'Otrante.

Ce qui fait croire qu'il en sera ainsi, c'est la subite mobilisation de toutes les forces roumaines, commandée par un ordre du prince Charles du 8 de ce mois. Il y est dit que l'armée active, les réserves et l'armée territoriale doivent se réunir immédiatement par divisions. Le prétexte de cette levée de boucliers est les manœuvres d'automne, un peu trop attardées, il faut en convenir. A côté de

cela la Roumanie fait de grands achats d'armes. Dix batteries de krupp viennent d'arriver à Bucharest, et un agent de Remington est depuis quelque temps dans cette ville pour traiter de la fourniture d'un grand nombre de fusils du système Lea, adopté par l'état-major roumain. Enfin une levée de recrues a été commandée pour le mois présent...

Après ce ballon d'essai, la Correspondance politique mettait en tête de ses colonnes une lettre de Pétersbourg annonçant que la mission du général Sumarskoff a pleinement réussi, et que "dans les sphères officielles de la Russie, ce résultat a causé une grande joie, puisque maintenant la Russie marchant la main dans la main avec l'Autriche peut exercer sur la Porte une pression irrésistible ;" terme diplomatique pour masquer le véritable projet, qui est de partager la Turquie.

Il paraît que, pour ne pas trop offusquer l'Europe par une exécution trop brusque de la monarchie ottomane, on y procédera avec des préparations comme dans un drame bien ordonné. Ainsi ce ne sera pas l'armée russe qui occupera en premier lieu la Bulgarie, mais l'armée roumaine, et l'armée russe se tiendra sur le second plan pour ne se montrer qu'au moment décisif.

Tous ces préparatifs ne sont certes pas pour barrer le chemin à la Russie. Le ministre Bratiano est connu pour son dévouement à cette puissance, et le président du conseil a été tout récemment à Livadia. C'est donc pour coopérer avec la Russie.

En présence de ce danger imminent, la Turquie a recouru à un moyen très bien imaginé en théorie, mais qui, dans la pratique, échouera. C'est cet armistice de six mois qu'elle propose quand la Russie n'en demandait un que pour six semaines. Lord Elliot a certainement soufflé à la Porte ce moyen qui lui permettrait d'épargner à ses soldats une rude campagne d'hiver que l'armée russe peut endurer, mais qui décimerait l'armée ottomane.

Puis, les six mois lui donneraient le temps d'accomplir toutes les réformes désirables dans ses provinces slaves, ce qui ôterait à la Russie tout prétexte d'occupation de ces provinces. Enfin, elle pourrait réunir au pied des Balkans, à Constantinople, toutes ses forces d'Asie. Malheureusement, il est certain que le dictateur de la Serbie, le général Tchernaieff, repoussera l'armistice sur un signe de la Russie.

La fête que les dames du marché de Montrouge viennent d'offrir à M. Lepic nous rappelle une anecdote dont l'architecte des Halles-Centrales fut le héros.

Un matin, M. Baltard va se promener, vers six heures, dans le palais de fer construit par lui.

Comme il passe devant le pavillon de la marée, il s'arrête devant un magnifique homard qui le tente.

—Combien ? demanda-t-il.

—Huit francs.

—C'est trop cher.

—Va donc, vieux pané ! riposte la marchande. Ça veut venir faire son marché soi-même et ça ne sait pas seulement ce que c'est que les Halles.

—Pardou, fait observer en souriant M. Baltard, je le sais au moins aussi bien que vous, vu que c'est moi qui les ai construites.

—C'est-y vous qui êtes le père Baltard ?

—C'est moi qu'est lui-même, riposte-t-il en riant.

—Vrai ? Faut que je vous embrasse devant tout le monde, alors ! exclame la marchande enthousiasmée. Ohé ! v'nez toutes par ici, voilà M. Baltard qui nous a si bien logées.

Et bon gré mal gré, il fallut que M. Baltard se laissât embrasser par une douzaine de harengères.

Les rares tournées que le roi Louis-Philippe fit après 1830, ont aussi fourni leur côté comique.

A Dreux, où il était fort aimé, la municipalité va au devant de lui. Coups de fusil, pompiers, arcs de triomphe, rien ne manque à la fête. Discours du maire, réponse du roi, tout marche à souhait.

Puis le monarque dépouille sa grandeur, devient bonhomme et s'enquiert des intérêts généraux ; enfin, il séduit tout le monde. Le maire électrisé s'écrie tout à coup : "Ah ! sire, la fête n'est pas complète ; quel malheur que vous n'ayez pas amené votre femme !" Le roi sourit et se contente de répondre : "Hélas ! Monsieur le maire, je suis aussi désolé que vous, mais il fallait bien que quelqu'un restât pour garder la maison."

Québec 3 NOVEMBRE 1876

Nous lisons dans le *Moniteur Acadien* l'excellent article suivant que nous livrons à la critique de l'Événement. Cela mettra un peu ce brave patriote au courant de ce qui se passe dans les provinces maritimes et lui fera comprendre qu'en face de la tyrannie il faut du courage et du cœur.

UNE PAGE D'HISTOIRE.

Il se rencontre au Canada et ailleurs, des gens de bien, et dont les sympathies sont acquises aux catholiques de cette province, qui s'opposent opiniâtement à l'intervention du gouvernement central dans notre affaire des Écoles. "Que les catholiques du Nouveau-Brunswick, disent-ils, intriquent en temps d'élection, qu'ils supportent le candidat le mieux disposé à leur égard, et leurs justes réclamations seront bientôt écoutées." Les personnes qui emploient ce langage ignorent, sans doute, l'empire du fanatisme et de la haine invétérée de notre foi chez nos persécuteurs forcés. Ceux-ci, en effet, sans cesse sur le qui-vive, affolés par la peur du Pape et des Cardinaux, — ce fait est de vérité historique! — épiant, avec une astuce diabolique, les moindres démarches des catholiques, afin de surprendre leurs intentions relativement à tel ou tel candidat. Du moment qu'ils ont découvert celui qu'ils appellent *l'ami des papistes*, ils font l'impossible pour l'empêcher d'être élu. Quoi! ils sacrifieront leurs propres amis, violeront la promesse faite préalablement au candidat de leur choix, et donneront leurs suffrages réunis à l'individu qui se montrera le plus hostile à ses concitoyens catholiques.

A l'heure qu'il est, on s'imagine que la question des écoles doit exercer assez peu d'influence sur une campagne électorale. Illusion! Les hommes gens peuvent difficilement concevoir l'abîme de faquinisme et de bassesse au fond duquel se précipitent les champions de l'enseignement athée. Tous les moyens leur sont bons, souvent les plus odieux sont les meilleurs pourvu qu'ils arrivent à leurs fins despotiques et oppressives. Ce qui se passe aujourd'hui à St. Jean ne permet pas d'en douter. Il s'agit de remplir, à la Chambre locale, la place de M. Keans, rendue vacante par la mort de ce digne support de l'administration la plus corrompue qui ait jamais déshonoré une nation libre.

Le gouvernement veut s'attacher à tous prix un fidèle partisan dans le successeur de M. Keans. Mais le gouvernement ne saura jamais carter la confiance et le vote des masses populaires, attendu que son passé n'offre qu'un tissu de hontes et de bévues. N'importe; nos tyranniques administrateurs sont trop fâchés pour parler au public de leurs faits et gestes, qui leur attireraient infailliblement le ridicule et le mépris de tous. Ils n'ont qu'une seule arme pour soutenir le combat, mais cette arme, entre leurs mains exercées, est toute puissante, — l'éternelle question des écoles.

Ils enfourchent ce fameux cheval de bataille..... et fouette Elder..... fouette Willis..... fouettez tous, mes braves garçons! Les principaux fouetteurs sont, il va sans dire, les écrivains de la presse vénales. La presse! nos oppresseurs! ont tellement avilie qu'elle semble incapable d'émettre un sentiment généreux, une parole de justice, lorsqu'il s'agit des catholiques et de leur religion. C'est ce que la presse éhontée qui a pris sous sa protection maternelle le Bill de l'Éducation sans Dieu? Un vrai *lupanar*, où se prostituent tour à tour la raison, l'honneur, la liberté, la bonne foi!

Lisez, si vous en avez le courage, le *Telegraph*, le *News*, et les autres porte-étendards de l'intolérance religieuse, et vous verrez avec dégoût les efforts inconcevables que font ces feuilles fanatiques, pour enflammer la haine des protestants contre la population catholique. Pourquoi cette rage? pourquoi cette lâche persécution contre une minorité inoffensive? Pourquoi? Parce que nous demandons la liberté de faire instruire nos enfants suivant les dogmes de notre sainte foi. Pourquoi encore? Parce que nous réclamons contre l'injustice des tyrans qui nous forcent, au moyen d'une loi inique, d'une loi qu'ils ont fané à leur genre, de payer pour le soutien d'écoles auxquelles nous ne pouvons envoyer nos propres enfants!

Pourquoi toujours? Parce que nous sommes catholiques, et que nous rejetons avec dédain le joug odieux sous lequel on voudrait nous faire ignominieusement courber le front! Quels nobles adversaires nous avons à combattre! Ils ne prennent même pas la peine de couvrir d'un prétexte spacieux leurs vils procédés. Ils nous manifestent leur aversion ouvertement, franchement, cordialement! Voyons les à l'œuvre.

Des quatre candidats qui aspirent à remplacer M. Keans dans la représentation de St. Jean un seul, M. Maher, est catholique! Il est catholique! et il ose, dans la glorieuse Cité de St. Jean, se mesurer sur le terrain de la politique avec trois champions des écoles communes! Une telle audace remplit le vertueux *Telegraph* d'étonnement et de courroux. Aussi il ne manque pas de lancer contre le téméraire Maher tous les carreaux fumants, tous les traits les plus envenimés que lui fournit sa pieuse indignation. M. Maher possède toutes les qualités qui puissent recommander un député à la confiance de ses électeurs; mais ce sont précisément ces mêmes qualités qui le rendent si redoutable à la clique haineuse de M. King, dont l'écrivain du *Telegraph* est le claqueur infatigable.

On connaît trop la droiture et l'intégrité de M. Maher pour procurer l'occasion, en le laissant élire, de stigmatiser comme il l'a déjà fait, les actes d'un gouvernement sans vergogne. N'ayant rien de sérieux à reprocher à M. Maher, le *Telegraph* lui impute le crime impardonnable d'être catholique et ennemi du même d'éducation sans Dieu! N'est-ce pas une chose étrangement déplorable et honteuse, que de voir un journaliste, obligé par sa position même, de prêcher, — surtout quand ce journaliste est un *reacher* des plus huppés, — la vérité et la paix, que de voir, dis-je, ce journaliste mettre tout le talent que Dieu lui a donné au service de la bigoterie et du césarisme? Mais l'intérêt du pays? "Ah! s'écrie la horde de nos fougueux persécuteurs, pouvons-nous servir plus dignement notre pays qu'en réduisant à l'obéissance cette poignée de catholiques rebelles, qui s'obstinent à vouloir mêler la religion à l'instruction de la jeunesse? Ils n'ont que la justice de leur côté; nous, nous avons la force! *Vz vletis!* malheur aux vaincus!"

Qu'on dise, après cela, que la liberté des cultes est une des lois de l'état! Les malins observent que M. Elder, tout en fulminant contre M. Maher, n'a pas encore signalé celui des trois candidats protestants qui a l'honneur de mériter son inestimable patronage. Juché sur la clôture, — on le fonce, — selon son inviolable coutume en pareille circonstance, il attend que les événements lui aient indiqué lequel des trois concurrents présente la meilleure chance de succès. Alors il s'élançera dans la lice, fera jouer tous les ressorts de la machine *Telegraphique*, et s'attellera au char de son héros, qui broiera sous ses roues les imprudents qu'une opposition inutile aura jetés sur son passage! Voilà les douces espérances que caressent nos petits despotiques, voilà les belles chimères qui leur trottent par la tête! Verront-ils se réaliser tous les nobles projets que, dans leur délire, ils ont formés contre nous? Nous en doutons, car.

celui qui met un frein à la fureur des flots, Sait aussi des méchants arrêter les complots.

L'Événement en colère.

Nous avons enfin trouvé une fibre sensible chez ce journal! Honteux comme un renard pris au piège, il se démène hier soir, et ouvre contre nous son répertoire d'injures. Si nous devons le juger d'après ses colères, il a rongé de sa conduite à notre égard dans la question des écoles communes, et semble avoir compris le reproche que nous lui avons fait de manquer de patriotisme. D'ailleurs l'état déjà parfaitement connu que l'Événement avait depuis longtemps étouffé chez lui ce noble sentiment. Quand il insultait nos communautés religieuses; quand il injuriait les dames canadiennes; quand pour un peu d'or, le prix de Judas, il combattait l'hon. M. Cauchon en 1872; quand il se traînait aux pieds de l'élément anglais en 1875, et quand en 1876 il n'a que des flatteries et des cajoleries à offrir aux défenseurs de l'école commune et aux assaillants d'un jardin occupé par une institution catholique, le public constatait à chaque fois et constate aujourd'hui que l'Événement manque de ce qui existe chez le plus commun des mortels: un peu de patriotisme! Pauvre compatriote!

Correspondance.

L'Événement avait bien raison de parler de la réorganisation du parti libéral. Car voici un libéral bien connu de Montmagny qui s'adresse à nous pour publier ses plaintes! M. Lamonde est un brave et honnête citoyen qui n'a qu'un tort à nos yeux, celui d'avoir trop confiance en des étrangers qui se moquent de leurs électeurs en comblant de faveurs "un transfuge de la dernière heure." Mais il faut espérer que si M. Lamonde veut nous faire le plaisir de nous écrire de temps en temps, il finira par estimer à leur juste valeur ceux qui jusqu'à présent ont son appui.

A M. le Rédacteur du *Courrier du Canada*, Monsieur,

Vous devez savoir depuis longtemps qu'on répare le quai de Berthier, en bas, mais je suis sûr que vous ignorez comment se fait cette réparation, et quelles sont les victimes qu'on immole à cette occasion afin de se rendre favorables les sagesse incarnées qui président aux destinées de la Puissance du Canada.

Permettez-moi de vous fournir quelques renseignements auxquels je vous prie de donner publicité, pour la plus grande édification du public libéral. Je suis, moi-même, un libéral de vieille date; comme ancien dans le parti, je dois instruire mes amis. J'ai été pendant un mois, c'est-à-dire, depuis le vingt-huit août jusqu'au vingt-huit septembre dernier, *foreman* pour exécuter et faire exécuter les travaux sur le dit quai, et M. Joseph Bruno Talbot en est le surveillant pour dresser les rapports hebdomadaires de l'avancement des ouvrages, faire les listes, mentionner le nombre de journées fournies par chaque homme, et le salaire alloué.

Je vais tâcher, aujourd'hui, de vous donner une idée de la manière dont ce brave monsieur remplit cette charge de confiance pour laquelle on l'a choisi, lui, transfuge de la dernière heure, en récompense de sa trahison à son parti et son ingratitude envers sa famille.

Dimanche dernier, après la grand-messe, je rencontre un appelé Alfred Gagnon, qui me demande de l'accompagner jusque chez M. Talbot, que nous rencontrons à la porte de sa demeure. "M. Talbot, lui dit Gagnon, voulez-vous me dire, s'il vous plaît, comment il se fait qu'on ne m'a payé que quatre chelins par jour, tandis que nous étions convenu d'une piastre? Voulez-vous faire avec moi ce que vous avez fait avec Charles Fournier, après l'avoir payé, à raison de six chelins par jour, vous lui arrachez deux piastres et demie que vous avez bel et bien gardées? M. Jos. B. Talbot en a convenu devant moi. Prenez-y garde, vous savez que je connais une foule de

choses sur votre manière de remplir vos devoirs de surveillant, je les blierai et vous serez connu par vos nouveaux amis." Surpris de cette manière sans gêne d'entrer en matière, M. Talbot lui fait réponse que s'il se donne la peine d'entrer, il pourra lui donner toutes les meilleures explications. Gagnon ajouta avant d'entrer: "Je suis positivement par le commis, M. Edouard Vallée, que mon salaire sur la paye d'aujourd'hui est d'une piastre. Je sais encore par la même personne que vous ne comptez point de fractions de journées; une heure ou deux de travail par jour compte pour une journée complète, ainsi le veut le gouvernement; ce sont les informations de l'ingénieur M. McDougall à M. Edouard Vallée. Entre, entre, lui répond M. Talbot, et tu vas savoir tout cela. Quand ils furent entrés, il ajouta: "mais tu n'aurais pas dû parler de la sorte devant Lamonde, il peut nous faire la guerre et nous faire bien tort. A l'avenir, pour le dédommager, je te promets une piastre française, seras-tu content. J'ai le droit d'augmenter ou de diminuer les gages des hommes à ma discrétion." Sur la réponse affirmative de Gagnon, ils se séparèrent, puis Gagnon vint me faire part de l'entrevue.

Voici comment on paye les hommes et comment on traîne le temps, remarquez bien que d'après les informations de M. l'ingénieur McDougall, il ne doit pas y avoir de fractions de jour.

Alfred Gagnon a travaillé cinq semaines, c'est-à-dire depuis le vingt-huit d'août jusqu'au vingt-huit de septembre, et n'est payé que vingt-quatre jours et demi, et il n'est pas content.

Alfred Fortin, un autre journaliste-ouvrier n'est pas plus satisfait. Pour la même période de temps, on ne lui tient compte que de vingt-trois jours et un quart. M. Talbot l'avait emmené à Québec avec lui, lui promettant quatre chelins par jour et une piastre par jour pour tout le temps qu'il travaillerait sur le quai. Quand le jour de la paye fut arrivé, on ne lui accorda que quatre chelins par jour pour tout le temps. Il en faisait reproche à M. Talbot qui lui répondit: "Ne dis rien, à l'avenir je te donnerai quatre chelins et demi."

Voici un exemple détaillé de la manière dont on tient le temps des hommes, toujours en dépit des informations fournies à M. Edouard Vallée par M. l'ingénieur McDougall.

Alphonse Laberge a travaillé cinq semaines, depuis le vingt-huit d'août jusqu'au vingt-huit de septembre, 1ère semaine 6 jours; 2e semaine 5 1/2 jours; 3e semaine 3 1/2 jours; 4e semaine 3 1/2 jours; 5e semaine 1 1/2 jour; et a été payé six chelins par jour, comme ouvrier. Vous voyez par là M. le Rédacteur qu'on est beaucoup plus stricte envers les hommes que scrupuleux pour le gouvernement.

Comme j'ai en l'honneur de vous le dire en commençant, j'ai été *foreman* sur ce quai pour la même période de temps que les journalistes nommés plus haut, et M. Talbot m'avait engagé pour faire exécuter tout l'ouvrage, mais j'ai été dans l'obligation de discontinuer, car on suscitait contre moi toutes sortes de misères aussi viles que méprisables que je vous ferai connaître en temps opportun. Le lendemain de mon départ, les hommes n'osèrent point se mettre à l'ouvrage, il n'y avait personne pour leur en tracer; M. Talbot se présente au milieu d'eux, et leur dit: "Je suis le Boss; choisissez parmi vous trois ou quatre hommes qui se consulteront ensemble, vous tracerez de l'ouvrage, et je partagerai entre eux les gages du *foreman*. Tirez de ceci les conclusions que vous voudrez sur la parfaite intégrité de M. Talbot et tous ceux qui liront ces lignes peuvent être certains de la véracité des faits que je viens de raconter. Je vous remercie de votre complaisance et veuillez me croire votre très-humble serviteur,

THOMAS LAMONDE, Charpentier, Montmagny, 18 octobre 1876.

NOTE DE RÉDACTION.— Cette correspondance n'a pas pu être publiée avant ce jour parce que nous étions absent quand elle a été mise à notre bureau.

De Québec à Philadelphie.

(NOTES DE VOYAGE.)

Au commencement d'octobre dernier, nous avons pu faire une promenade aux Etats-Unis, et aller visiter la grande exposition internationale de Philadelphie préparée à l'occasion du premier centenaire de la déclaration de l'indépendance de la république américaine.

Nous avions promis à nos lecteurs de leur raconter notre voyage et ses diverses péripéties; nous venons aujourd'hui exécuter notre promesse.

Aller visiter les Etats-Unis est un rêve que bien des personnes ont fait; aller voir l'exposition de Philadelphie est un projet que beaucoup ont formé; réaliser l'un et l'autre est une heureuse chance que nous ambitionnions depuis longtemps. Mais les temps sont si difficiles, l'économie est tellement à l'ordre du jour que nous avions cru ne pouvoir satisfaire nos desirs, et nous nous étions résigné à subir le sort que bien de nos lecteurs ont éprouvé. Notre digne prieur, M. Léger Brousseau, est venu généreusement au devant de nos desirs et a bien voulu faire les honneurs et les frais du voyage.

Nous sommes partis tous deux le neuf octobre dernier, vers dix heures du soir, par le Grand-Tronc, et nous sommes arrivés à Newport le lendemain matin vers sept heures. Newport est un joli petit village situé sur la frontière à la tête du lac Memphramagog. Après avoir fait examiner nos malles par le douanier, car Newport est un port d'entrée, nous échangeâmes de trains pour Boston.

Nous fûmes un sol étranger, et pour la première fois nous parcourrions le territoire de la république américaine. La ligne du *Passumpsic* jusqu'à Wells River, traverse un pays assez semblable à celui de la vallée Métopédiac; mêmes scènes pittoresques, mêmes montagnes, mêmes rivières et lacs; ça et là de

petits villages, des défrichements nouveaux et un commencement de civilisation. A Haverhill nous sommes débarqués afin d'avoir occasion de visiter un village américain et nous passâmes quatre heures à parcourir cette petite paroisse. Haverhill est situé au fond d'un vallon, traversé par une rivière assez profonde. Les maisons sont toutes blanches et très-proprement entretenues. Il n'y a là que des fermiers qui semblent tous fort à l'aise, et qui dans le moment n'avaient d'autre occupation que l'élection présidentielle et des procès de chicane. Nous avons assisté à un de ces procès dans la commune, c'est ainsi qu'ils appellent leur cour de justice. Il s'agissait d'un vol de mouton et le plaignant avait un avocat qui disait précisément le contraire de la vérité, de sorte qu'à chaque phrase qu'il débitait avec une lenteur calculée sans doute pour impressionner le jury, le plaignant se levait pour dire que ce n'était pas cela. Alors l'avocat recommençait et après s'être rectifié il avançait une nouvelle balourdise, et le pauvre plaignant de se lever précipitamment pour le corriger! De sorte qu'à la fin du plaider les jurys ne savaient plus lequel de l'accusé ou de l'accusateur était le voleur! Les parties furent renvoyées dos à dos, et le montant tendu fut le pauvre plaideur!

Pendant que nous écoutions l'avocat, un gros fermier assis en arrière de nous mit sans gêne et sans façon ses deux pieds sur le dos de notre siège, pour nous faire apprécier sans doute la chausserie yankee!

Dans la cour il n'y avait aucun emblème au-dessus du tribunal. Le juge siégeait dans une espèce de boîte, et semblait très-heureux des incongruités de l'éminent avocat! Si la justice n'a qu'un œil, dans ce procès elle s'est trouvée parfaitement aveuglée!

Nous en avons assez d'une cour américaine! Après avoir visité tout le village, nous retournâmes à la station pour prendre le train qui devait sans interruption nous mener à Boston où nous sommes arrivés à dix heures du soir.

Boston est l'Athènes de l'Amérique, et la métropole la plus civilisée de la cité des sciences et des lettres. Cette ville est d'une propreté extraordinaire, ses édifices sont riches, ses rues ne présentent pas la régularité de celles de New-York et de Philadelphie, c'est ce qui lui donne un cachet particulier et intéressant. Il y règne beaucoup d'activité, et les affaires y sont prospères. C'est avec surprise que nous avons parcouru ses principales rues commerciales, nous étions peu habitués à un mouvement aussi considérable. Cette foule agitée qui va et vient, se porte en tous sens, qui défile du matin au soir et qui se renouvelle sans cesse, nous a à premier abord fort étonné. Quel contraste entre le commerce et les affaires de cette ville et la vieille cité de Champlain!

Comme nous n'avions qu'une journée à passer à Boston nous résolûmes de l'employer du mieux possible. Aussi dès sept heures du matin nous avions commencé notre course. Après un excellent déjeuner au "Revere House" le premier hôtel de cette ville, nous dirigeâmes nos pas vers les édifices publics. Le bureau de poste fixe d'abord notre attention, c'est une bâtisse immense qui a coûté environ trois millions de piastres, ensuite l'hôtel-de-ville, où l'on voit une magnifique statue de Franklin, la douane ornée d'énormes colonnes, et la Maison d'État. Nous avons parcouru cette bâtisse qui sort de lieu de réunion pour les députés de la législature locale du Massachusetts. Elle est surmontée d'un vaste dôme doré. Dans la salle d'entrée se trouvent exposés, dans de larges alcôves, différents bustes des principaux personnages politiques et guerriers, ornés de faisceaux de drapeaux militaires, trophées de la guerre enlevés à l'ennemi par les régiments du Massachusetts. Parmi ces bustes l'on remarque ceux d'Abraham Lincoln, de Chas. Sumner, et Samuel Adams. Dans l'alcôve du centre est la statue de Washington couverte de fleurs et de couronnes; sur le pavé de cette alcôve est un marbre sur lequel est inscrit la proclamation de l'indépendance; l'on y voit les armes de Washington et deux canons pris aux anglais, dans la bataille de Bunker Hill.

La salle d'audience est richement décorée, et la bibliothèque est très considérable.

Les américains paraissent avoir un culte tout particulier pour leurs hommes publics. Partout l'on voit les statues, les portraits ou les bustes de ceux qui parmi eux ont joué un rôle quelconque. Boston plus que les autres villes que nous avons visitées, honore ses grands citoyens. Ses places publiques sont ornées de statues, et sur les piédestaux nous lisons: un tel a été un grand citoyen dans la politique; un tel a été un guerrier courageux; un tel a été un homme d'affaires distingué. L'on reconnaît ainsi le mérite et l'on offre à tous un exemple à imiter.

En sortant de la Maison d'État nous avons parcouru le parc et les jardins qui en sont la continuation. Rien de plus beau, de plus agréable que ce lieu de promenade. Ce parc et ces jardins ont environ cinquante arpents de longueur; les allées sont bordées d'arbres et de fleurs; ça et là s'élèvent des statues et divers monuments commémoratifs. Au milieu un petit lac traversé par un pont suspendu; au-delà du pont l'on voit une statue représentant Washington sur son cheval et indiquant avec son épée le champ de bataille de Bunker Hill; tout près est une splendide fontaine avec une Vénus sortant des flots. Tout autour de ces jardins sont les résidences des riches citoyens de la ville et de la bourgeoisie.

En laissant le parc nous allâmes voir à la hâte les monuments antiques qui nous rappelaient les différents épisodes de la création de la république. En premier lieu la "Farnieul Hall" berceau de la liberté américaine, bâtie en 1742 attirera notre attention. C'est là où eurent lieu ces fameux discours de protestation contre la tyrannie de l'Angleterre et où l'on proposa de brûler les vaisseaux anglais chargés de thé! La bâtisse de l'*Evening Post* est la

Milk est le lieu où naquit Benjamin Franklin.

De là nous avons pris la rue Washington et nous nous sommes dirigés en dehors de la ville, afin de voir en passant la station navale qui contenait alors plusieurs vieilles frégates et autres bâtiments de guerre, et un monitor. Après une marche assez longue nous aperçûmes au milieu de la rue un grand arbre entouré d'une petite clôture, et dont plusieurs branches étaient enveloppées dans de la toile goudronnée. Quel ne fut pas notre étonnement quand nous vîmes sur un marbre qui est au pied de cet orme que sous cet arbre Washington avait pris le commandement de l'armée américaine le 3 juillet 1775! Plus loin nous aurons vu la maison où Washington avait établi ses quartiers généraux. Cette maison est aujourd'hui la résidence du grand poète américain Longfellow.

Nous avons vu les principales places de Boston et ses souvenirs historiques, il nous restait encore trois heures à notre disposition. Après avoir visité la ville des vivants nous décidâmes de nous diriger vers la ville des morts, et en quelque temps nous arrivâmes au cimetière appelé "Mont Auburn." C'est bien là une véritable ville avec ses rues, ses demeures, ses monuments et ses souvenirs; mais hélas! tout cela est muet, inactif, et seule la mort règne en souveraine dans ces lieux! Le cimetière "Mont Auburn" est rempli de monuments en marbre et en pierre et de mausolées de toutes sortes. Tout est disposé avec goût et dans un ordre parfait. Des arbres magnifiques protègent de leur ombre les tombeaux. Il y a des allées pour les piétons et les voitures. Ce cimetière paraît être un lieu de promenade assez recherché. Nous sommes montés dans une tour qui lui y a au milieu du cimetière sur une hauteur qui domine et le cimetière, et la ville de Boston. Nous avons là une vue d'ensemble dont les contrastes frappants et sublimes sont propres à faire naître de sérieuses réflexions. Là bas, un peuple qui s'agit, plein de vie, d'espoir et d'activité; à nos pieds, un peuple mort qui attend en silence dans ses tombes somptueuses le grand jour de la

(à suivre.)

Voici un document historique que nous sommes le premier à communiquer au public canadien. C'est une copie exacte du compte du fossoyeur de l'inhumation de la reine Marie-Antoinette, épouse de Louis XVI.

Le soir de l'exécution de cette grande reine, un homme, son ouvrage du jour fini, écrivait ce compte, que les mains de l'histoire ne touchent qu'en frissonnant: "Mémoire des frais et inhumations faits par Joly, fossoyeur de la Madeleine de la Ville-Évêque, pour les personnes mis à mort par jugement du dit Tribunal."

Le 1er mois de l'an 6 républicain, le 27, idem. La Ve. Capet pour la bière... 6 livres. Pour la fosse et les fossoyeurs 25 "

INFORMATIONS.

La fête de la Toussaint a été célébrée dans les églises catholiques de notre ville avec une pompe sans égale. Nos temples regorgeaient de fidèles, et l'on compte par milliers ceux qui ce jour-là et le jour des morts, se sont approchés de la sainte table.

A la grand-messe des sermons touchants ont été prononcés, notamment à St. Roch, où le révérend M. Rouleau, jeune prêtre de l'école normale, a captivé son auditoire par ses éloquentes paroles, et au faubourg St. Jean, où le révérend père Petit a été d'une éloquence entraînante.

Le cinq novembre est le deux cent soixante et onzième anniversaire de la conspuration des Poudres qui avait pour but de faire sauter le parlement de l'Angleterre et d'en jeter l'odieuse sur les catholiques. Guy Fawkes était l'auteur de cette conspiration.

On télégraphie d'Ottawa: Il est rapporté que plusieurs offres ont été faites au gouvernement de la puissance, pour enrôler des troupes au service de l'Angleterre. Il n'est pas probable, cependant, que ces offres soient acceptées à présent.

Jusqu'à cette date, les chars urbains de notre ville ont transporté 14,000 voyageurs de moins que l'année dernière, ce qui équivaut à une somme de \$700 de moins dans le revenu.

Le conseil de ville de Lévis a décidé d'acheter une nouvelle pompe à vapeur pour les incendies.

L'empereur du Brésil a suivi de près l'impératrice Thérèse à Constantinople. Il est arrivé par le courrier d'Odessa et, le lendemain, il a été reçu par le sultan qui lui a rendu, le jour même sa visite à Péra, à l'hôtel royal, où don Pedro est descendu. LL. MM. brésiliennes gardent le plus strict incognito sous le nom de duc et de duchesse d'Alcantara, et ont courtoisement décliné toutes les offres de logement, d'équipages, etc., que leur avait fait faire le sultan.

Dans la cause de l'élection contestée du comté de Shefford, présentée à Montréal, en présence des juges Mondelet, Caron et Torrance, la pétition a été renvoyée le 31 octobre et l'hon. M. Laframboise raffermiss sur son siège.

Dans la cause du comté de Terrebonne, la pétition du Dr. Duoncais et autres a été aussi renvoyée, et l'hon. M. Chapleau raffermiss sur son siège. Il est rumeur à Ottawa qu'on aurait offert à M. Delorme, M. P., pour St. Hyacinthe, la position rendue vacante dans le cabinet par la résignation de l'hon. Geoffroy.

Fête Ste. Cécile.

Nous apprenons que l'Union Musicale de Québec se propose de célébrer avec beaucoup d'éclat, à l'église St. Jean, le 22 novembre prochain, la fête de Ste. Cécile, patronne des musiciens.

On prépare pour cette circonstance une messe solennelle, qui sera exécutée par l'Union Musicale aidée d'un puissant orchestre, de la société Ste. Cécile, et de tous les principaux artistes et amateurs de la ville.

On a choisi la messe en do de Beethoven, inédite à Québec. Nous félicitons l'Union Musicale du choix qu'elle a fait en révélant au public québécois cette œuvre magistrale de musique classique; et nous ne craignons pas de dire qu'un brillant succès couronnera les efforts toujours croissants que cette association fait pour répandre le goût de la bonne musique dans notre ville.

Nous sommes priés d'informer les dames et messieurs invités à prêter leur concours, qu'il y aura, ce soir, le 3 novembre, à 7 h. P. M., à l'école des frères en face de l'église St. Jean, répétition générale des chœurs et de l'orchestre. (Communiqué.)

Nouvelles de la Guerre.

Londres, 2 novembre.—Une dépêche adressée au *Standard*, de Belgrade, déclare qu'il est pleinement confirmé que la Porte a consenti à un armistice de deux mois, avec pouvoir de le renouveler pour six semaines. La même dépêche rapporte que Kruschevatz est en flammes.

Le *Post* dit dans son article éditorial: — Nous apprenons que l'*ultimatum* russe est conçu en termes péremptoirs et est accompagné d'un langage véhément. Le sultan est requis de signer l'armistice pour deux mois ou six semaines, et la Porte est informée que sa conduite, qui consiste à continuer les hostilités tandis que les négociations sont en suspens, est considérée comme un affront.

Une dépêche adressée de Belgrade au *Times* confirme la nouvelle qu'un armistice a été accepté. Elle mentionne aussi que l'ordre d'une levée en masse a été révoqué et que les troupes sont entrées dans Kruschevatz et l'on incendie. Quelque soit le résultat des négociations pour une paix permanente, la Serbie ne combattrait plus, et les volontaires russes ne viendraient plus se ranger sous ses drapeaux. Le *Times*, dans son article de fond, dit que ce sont des rai sons pour croire que l'armistice est déjà réglé.

Le correspondant du *Times* à Vienne lui écrit ce qui suit: Une preuve de la position avancée dans laquelle étaient les choses, avant que l'*ultimatum* ne fût envoyé, c'est que la Porte avant de le recevoir, avait confidentiellement informé Abdul Kérim que l'armistice était conclu et que les hostilités cesseraient au 1er de Novembre. La réception de l'*ultimatum* semble surprendre le général Ignatieff autant que tout autre. On ne peut pas dire que des officiers russes et russes et la moitié des officiers russes au service des serbes, ont été tués ou blessés.

Une dépêche de Belgrade au *Daily News* et une dépêche de Constantinople au *Telegraph* affirment que l'offre de la Turquie d'un armistice de deux mois, avec un prolongement de six semaines, est une proposition faite dans le but de rivaliser avec l'*ultimatum* russe.

Le correspondant du *Telegraph* lui télégraphie que le général Ignatieff a rejeté l'offre de la Porte et qu'il a donné aux troupes quarante-huit heures, depuis jeudi soir, pour considérer l'affaire de nouveau. Il ajoute que les archives et l'ameublement de l'ambassade russe à Constantinople sont rapidement expédiés à Odessa, et que les consuls russes en Turquie ont reçu ordre de passer la frontière.

Une dépêche spéciale adressée de Paratnik au *Daily News*, rapporte que Tcherniaeff est encore en cette place avec le prince Milan.

Un correspondant du *Daily News* à Belgrade prétend qu'on entretient de graves appréhensions, dans les hauts cercles de la société serbe, touchant des troubles intérieurs.

Une dépêche adressée au *News*, en date de Paris, mercredi soir, dit qu'à l'ambassade turque ici, on attend aucune réponse à l'*ultimatum* avant jeudi soir. Au bureau français des affaires étrangères, on compte avec confiance sur une solution pacifique.

Paris, 1er novembre.—Les nouvelles reçues aujourd'hui de Constantinople mande que l'armistice n'est pas encore signé, l'*ultimatum* russe a été remis à la Sublime Porte seulement hier.

Raguse, 1er novembre.—Les monténégrins bombardent Podgoritz. L'armée monténégrine a pénétré en Albanie par la voie de Medun, coupant toute communication entre Podgoritz et Scutari.

Londres, 1er novembre.—Le correspondant du *Daily News* avec l'armée du général Tcherniaeff lui télégraphie qu'un journal donne une description de la bataille de dimanche, et de la position des affaires depuis la bataille. Le correspondant extrait ce qui suit de cet article: les troupes ont combattu avec une ténacité enragée, et en toute occasion, ils ont déployé un ardeur qui mérite la plus grande admiration. Les russes se sont défendus par une lutte serrée et infatigable; mais ensuite ils divisèrent l'attaque en petits combats et ce fut leur malheur. Quant aux serbes, ils n'étaient pas en veine ce jour-là. Il n'est pas facile d'estimer la grandeur et l'importance de la défaite serbe, et il faut attendre encore, pour arrêter une opinion sur l'étendue des pertes. Nous ignorons ce que sont devenus les soldats, pour ne rien dire des blessés. Plusieurs des soldats, je le crains, ne reparaitront plus. L'aile de l'armée du côté de Deligrad est dans une condition avancée de démoralisation, et pour le moment en dispersion. Le général Horvatovitch se retire avec l'aile droite au delà de la frontière turque, et il y aurait folie pour lui à livrer bataille. Les officiers russes

abandonnent le service de la Serbie ; ils se soucient peu de se faire massacrer pour un peuple qu'ils dénoncent comme destitué de tout esprit martial.

Faubourg St. Jean, lundi soir, d'une congestion de poumons causée par une maladie de cœur. Le verdict, à la suite de l'enquête tenue mardi par le coroner, a été rendu suivant les faits.

faible de notre santé. Nous éviterons plus d'une atteinte de maux, en ayant soin de bien entretenir la pureté du sang et de soigner notre constitution.

FAITS DIVERS.

SOMMAIRE DE LA PREMIERE PAGE.—Fénelon.—La Veilleuse, (à suivre).—Lettres de Pologne et de Russie.—Divers.—Témoignage.—Avancement improvisé.—De l'habitude.—Variétés.

La pêche.—Les bateaux pêcheurs sont arrivés à Gloucester, la semaine dernière. La flotte se composait de 16 barques des bancs, 24 de Georges, 6 de la baie du St. Laurent et deux autres du rivage où se tient le maquereau, faisant en tout quarante-huit barques.

Bulletin Commercial. Le montant perçu des Douanes dans le Port de Québec, le 1 et 2 du courant, est de \$3,162.23.

Assemblée Générale Des Membres de la Société Charitable des Dames Catholiques de Québec.

LIBRAIRIE !! Immense Assortiment. —Récemment reçu à la Librairie— I. P. DERY.

LA MAISON BENOUD & CIE., DIRIGÉE PAR ED. DOLBEC, VINS DE BORDEAUX de la célèbre maison CRUVE & FILS, FRERES.

Bazar Annuel De la Société Charitable des Dames Catholiques de Québec, sous le Patronage de MADAME CARON.

VINS DE BORDEAUX de la célèbre maison CRUVE & FILS, FRERES. Bouteilles et Demi-Bouteilles.

CHAMBRE DE DISCUSSION.—Un grand nombre de jeunes gens se réunissent vendredi dernier à la salle publique de St. Sauveur, pour jeter les bases d'une chambre de discussion.

Vin de Quinine de Campbell.—Une des maisons qui imitent le Vin de Quinine de Campbell, annonce éhontément qu'elle fabrique ce vin depuis vingt ans.

Banque Stadacona. Avis est par le présent donné qu'un dividende au taux de SIX PAR CENT par année sur le capital payé de cette Institution a été déclaré pour le semestre courant.

PAPERS ET ENVELOPPES de toutes sortes. LIVRES D'ÉCOLES de tous les auteurs, Français et Anglais.

Canada, Province de Québec, District de Beauce. DAME CAROLINE LÉOCADIE VENNÉ, de la paroisse de St. Anselme.

PAR ENCAN SERONT VENDUS AU PRESBYTERE de TROIS-PISTOLES Le Sept Novembre Prochain.

ON A BESOIN D'UNE JEUNE DEMOISELLE parlant l'anglais et le français pour un magasin de MOLLINS, A. COUDRE.

La Sensitive. CHARMANTE valse de salon, brillante et peu difficile.

LES JOURNAUX CONTENAIRE. LE CORRESPONDANT spécial du "TIMES" DE LONDRES dit qu'il serait difficile de trouver une preuve plus brillante de la grande manière dont les américains font les choses.

A Vendre UNE MAISON AVEC HANGAR, située près de l'église de la Pointe au Tremble.

A Preter. \$30,000 SUR PROPRIÉTÉS DE VILLES OU DE LA CAMPAGNE.

TÉMOIGNAGE DES MÉDECINS EN FAVEUR DU Vin de Quinine.

Devins & Bolton. Nous avons soumis notre préparation aux médecins soussignés, qui l'ont examinée avec soin.

AVIS. Est par le présent donné qu'à la prochaine session de la législature de Québec, il sera présenté un bill pour autoriser le barreau de Québec à admettre ONESIPHORE D. LABRIE au nombre de ses membres.

A Vendre Dans le 3ème rang de la paroisse de la Pointe au Tremble, une terre à bois d'environ cinq arpents.

Etope, Poix et Gondron 200 BARILS, ETOUPE ECHIFFÉE par les Machines.

Papier à Envelopper. 10,000 RAMES Papiers assortis pour envelopper et A PRIX RÉDUITS.

EAU-DE-VIE Bouteilles et Demi-Bouteilles. —ET EN— F. U. T.

ON N'AURA PLUS DE CHEVEUX GRIS. Cette excellente préparation ramène les cheveux à leur couleur naturelle et en conserve la beauté.

La Banque Nationale, Québec, 25 Septembre 1875.

AVIS. Succession de Jean-Baptiste Gagnon.

PAPETERIE. Les soussignés ont en mains un assortiment complet de Papier à écrire.

AVIS. Succession de Jean-Baptiste Gagnon.

Annouces Nouvelles. Banque Stadacona. Avis. Nouveautés. Vente par encaen. La maison Benoud & Cie.

Salsepareille DU DR. CHANNING POUR LE SANG. UN EXTRAIT HAUTEMENT CONCENTRÉ DE SALSEPAREILLE.

AVIS. ASSEMBLÉE LEGISLATIVE, QUÉBEC, 2 Octobre 1876.

NOUVEAUTÉS VENANT d'être reçu par le dernier vapeur d'Europe UN NOUVEL ENVOI DE DRAP MATELASSE.

PROVINCE DE QUÉBEC. CHAMBRE DU PARLEMENT. Bills Privés.

AVIS. ASSEMBLÉE LEGISLATIVE, QUÉBEC, 2 Octobre 1876.

AVIS. POUR avertir le public en général que moi, soussigné, ne serai pas responsable des dettes contractées par mon épouse, EUPHÉMIE MORISSETTE.

AVIS. D'UNE JEUNE DEMOISELLE parlant l'anglais et le français pour un magasin de MOLLINS, A. COUDRE.

AVIS. ASSEMBLÉE LEGISLATIVE, QUÉBEC, 2 Octobre 1876.

AVIS. Est par le présent donné qu'à la prochaine session de la législature de Québec, il sera présenté un bill pour autoriser le barreau de Québec à admettre ONESIPHORE D. LABRIE au nombre de ses membres.

AVIS. Est par le présent donné qu'à la prochaine session de la législature de Québec, il sera présenté un bill pour autoriser le barreau de Québec à admettre ONESIPHORE D. LABRIE au nombre de ses membres.

AVIS. Est par le présent donné qu'à la prochaine session de la législature de Québec, il sera présenté un bill pour autoriser le barreau de Québec à admettre ONESIPHORE D. LABRIE au nombre de ses membres.

AVIS. Est par le présent donné qu'à la prochaine session de la législature de Québec, il sera présenté un bill pour autoriser le barreau de Québec à admettre ONESIPHORE D. LABRIE au nombre de ses membres.

AVIS. Est par le présent donné qu'à la prochaine session de la législature de Québec, il sera présenté un bill pour autoriser le barreau de Québec à admettre ONESIPHORE D. LABRIE au nombre de ses membres.

AVIS. Succession de Jean-Baptiste Gagnon.

AVIS. Succession de Jean-Baptiste Gagnon.

AVIS. Succession de Jean-Baptiste Gagnon.

AVIS. Succession de Jean-Baptiste Gagnon.

AVIS. Succession de Jean-Baptiste Gagnon.

Avancement improvisé.

A la dernière des revues que Napoléon passa à la fin de janvier 1814, tout en distribuant ses regards à cette masse de braves qui, sans le savoir, contemplaient leur Empereur pour la dernière fois, Napoléon remarqua, dans un régiment de ligne, un soldat qui, vieux déjà, ne porte cependant que les insignes de sergent. Ce sous-officier a de grands yeux qui brillent comme deux flambeaux sur un visage bronzé par vingt campagnes; une paire de moustaches qui grisonnent, cache la moitié de sa figure et la rend encore plus bizarre. L'empereur lui fait signe de sortir des rangs et de venir à lui. A cet ordre, le cœur du vieux brave, si ferme, si intrépide, ressent une émotion qui, jusqu'à ce jour, lui est restée inconnue. Une vive rougeur couvre ses joues. "Je t'ai déjà vu quelque part? lui dit Napoléon avec intérêt; mais il y a longtemps: comment t'appelles-tu? — Noël, Sire. — Je connais plusieurs Noël, mais ce n'est pas toi: tu n'es pas de Paris. — Est-ce que tu n'étais pas en Italie avec moi? — Oui, Sire, au pont d'Arcole, vous savez. — C'est juste, interrompit l'Empereur, je te connais maintenant; et tu es devenu sergent?... — A Marengo, Sire. — Mais depuis? — Depuis, répète Noël en baissant les yeux, depuis, rien, Sire. — Tu n'as donc pas voulu entrer dans la garde? — Au contraire, c'était la seule chose que je désirais, car j'étais à Austerlitz, à Wagram, enfin à toutes les grandes batailles; mais... — Eh bien? — Eh bien! rien du tout, et voilà. — Cela ne me surprend pas, dit Napoléon en fronçant légèrement le sourcil; as-tu déjà été proposé pour la croix? — Toutes les fois, Sire. — Nous allons savoir ça tout à l'heure; retourne à ton rang. — Napoléon s'approcha alors du colonel, et s'entretenant avec lui à voix basse pendant quelques minutes. Des regards lancés de temps à autre sur Noël faisaient présumer qu'il était l'objet de cette conversation. En effet, Noël est un de ces précieux soldats vaillants et calmes, esclaves du devoir et de la discipline, dévoués, désintéressés, comme l'Empereur les aime. Il s'est distingué dans maintes affaires; mais sa modestie, on pourrait dire sa timidité, ne lui a pas permis de solliciter l'avancement auquel il a droit depuis longtemps; il n'est même pas décoré! Napoléon a deviné qu'on s'est rendu coupable envers Noël d'une grande injustice. C'est donc à lui de la réparer d'une manière éclatante. Il rappelle le sous-officier: "Tiens! lui dit-il, y a-t-il longtemps que tu l'as méritée, car depuis longtemps tu es un brave." Et l'Empereur attache lui-même sur la poitrine du vieux soldat, à l'aide d'une épingle d'or, la croix qu'il vient de détacher de la sienne. A un signal du colonel, les tambours battent un ban: le plus grand silence règne sur toute la ligne, et le colonel, présentant au régiment le nouveau chevalier de la Légion d'Honneur, s'écrie d'une voix forte: "Soldats! au nom de l'Empereur, reconnaissez le sergent Noël comme sous-lieutenant dans votre régiment!" Aussitôt le front de bataille présente les armes, le drapeau s'incline, la musique fait entendre une fanfare. Noël, dont le cœur est vivement ému, croit rêver; il regarde l'Empereur, il voudrait se jeter à ses genoux; mais la physionomie impassible de Napoléon, qui semble bien plutôt rendre justice qu'accorder une grâce, le retient. Sans faire semblant de remarquer les sentiments divers qui agitent le vieux soldat, Napoléon fait un signe d'intelligence au colonel, qui agitant son épée au dessus de sa tête pour faire battre les tambours, reprend de sa voix puissante: "Soldats! au nom de l'Empereur, reconnaissez le sous-lieutenant Noël comme lieutenant dans votre régiment." Ce nouveau coup de tonnerre manqua de renverser le Parisien. Ses jambes le soutiennent à peine; ses yeux qui depuis vingt ans n'ont pleuré qu'une fois en apprenant la mort de sa mère se mouillent; sa vue s'obscurcit; ses lèvres s'agitent sans pouvoir exprimer une parole distincte. Enfin, après un troisième roulement de tambour il entend son colonel s'écrier: "Soldats! au nom de l'Empereur, reconnaissez le lieutenant Noël comme capitaine dans votre régiment." Napoléon imprima alors à son cheval un léger mouvement, et, suivi de son état-major, continua sa revue, après avoir jeté un regard froid sur le pauvre Noël qui, la figure pâle, les lèvres décolorées, avait fermé les yeux en tombant dans les bras de son colonel comme frappé de mort subite. (Souvenirs intimes du temps de l'Empire).

les mœurs barbares des Moscovites, ordonna à un certain nombre de seigneurs de Russie de voyager en Europe, espérant qu'ils reviendraient assez éclairés pour changer de mœurs; il avait choisi des hommes graves et mûrs. Tous les courtisans applaudissaient; un seul sénateur se taisait. Pierre lui demanda s'il n'approuvait pas son plan. "Non dit le sénateur, ce plan n'aura pas d'effet; vos voyageurs ont trop de barbe au menton, ils reviendront tels qu'ils sont partis." L'empereur, plein de son idée, railla le sénateur sur son humeur frondeuse et le défia d'appuyer son objection d'aucune preuve. Celui-ci prit alors une feuille de papier, la plia, et après avoir fortement passé l'ongle sur le pli, il la montra au czar et lui dit: "Vous êtes un grand empereur, un monarque absolu, vous pouvez tout ce que vous voulez, rien ne vous résiste; mais essayez d'effacer ce pli et voyons si vous en viendrez à bout." Pierre se tut, révoqua ses ordres et s'occupa de l'éducation de la jeunesse avant de la faire voyager.

On sait que Henri VIII, roi d'Angleterre, entraîné par ses passions, se sépara de l'Eglise catholique et fut l'auteur de l'établissement du protestantisme dans son royaume. Comme conséquence il supprima les œuvres de la religion catholique. Voici quel en fut le résultat. Pendant l'espace de quatorze ans, soixante-dix mille personnes (chiffre vraiment incroyable) furent pendues pour cause de vagabondage et de mendicité. Le paupérisme inspira tant d'erreurs aux Anglais qu'on voit, sous Edouard VI, le vagabond adjudé comme esclave pendant deux ans à celui qui l'avait arrêté, avec menace, pour le cas d'évasion, d'un esclavage perpétuel. Sous Elisabeth, la peine de mort est appliquée au vagabond qui entre dans le royaume après en avoir été banni; et plus tard, en 1696, un statut inflige la marque de la lettre P, non aux vagabonds, à titre de châtiment, mais aux indigents comme signe de reconnaissance pour avoir droit aux secours.

On voit que les lois sont différentes! — Etes-vous bien certain que j'en échapperai docteur? — Indubitablement. — Sur quoi vous basez-vous pour l'affirmer? — Tiens, voyez; voici un auteur qui déclare que sur cent personnes atteintes de cette maladie, il s'en sauvera au moins une. — Eh bien! cela veut-il dire que j'en reviendrai? Je dois vous avouer que je suis effrayé. — Soyez tranquille; j'en ai soigné quatre vingt-dix-neuf avant vous et ils sont tous morts. Vous êtes le centième, vous n'avez pas besoin d'appréhender.

VARIÉTÉS.

— Etes-vous bien certain que j'en échapperai docteur? — Indubitablement. — Sur quoi vous basez-vous pour l'affirmer? — Tiens, voyez; voici un auteur qui déclare que sur cent personnes atteintes de cette maladie, il s'en sauvera au moins une. — Eh bien! cela veut-il dire que j'en reviendrai? Je dois vous avouer que je suis effrayé. — Soyez tranquille; j'en ai soigné quatre vingt-dix-neuf avant vous et ils sont tous morts. Vous êtes le centième, vous n'avez pas besoin d'appréhender.



SOUS PRESSE

Devant être bientôt Publiée Une liste renfermant les noms de 800 ACHETEURS DE PIANOS, de Québec et dans le voisinage, des célèbres manufactures de CHICKERING, STEINWAY, HAINES, ET AUTRES; AUSSI

ORGUES DE CABINET de Masson & Hamlin, et de Prince et Bell & Cie. A toujours en main une grande variété des instruments ci-dessus décrits et les offre en vente à des conditions faciles de paiement.

Chaque instrument est garanti POUR CINQ ANS. PIANOS ET ORGUES A LOUER. R. MORGAN. No. 28, rue Fabrique. Québec, 21 août, 1876.

CHEMIN DE FER Levis et Kennebec. Le et après le 1er Octobre, et jusqu'à avis contraire, les trains marcheront comme suit: Le matin et le train mixte partiront de Levis à 4.30 heures P. M., tous les jours (excepté les Dimanches) s'arrêtant aux stations intermédiaires, et arrivant à St. Joseph à 7.45 heures P. M.

Le train mixte partira pour Kamouraska à 8 heures A. M., pour la BAIE DES HAIES à 9 heures A. M., pour la BAIE DE ST. DENIS à 10 heures A. M., pour la BAIE DE ST. JEAN à 11 heures A. M. Pour plus amples informations s'adresser au bureau de la compagnie, quai St. André. A. GABOURY, Secrétaire. Québec, 9 Octobre 1876.

ON A BESOIN D'UNE JEUNE DEMOISELLE parlant l'anglais et le français pour un magasin de MOULINS A COUDRE. Une personne ayant de l'expérience des Moulins à Coudre sera préférée. L. N. ALLAIRE & CIE., Rue St. Pierre et St. Jacques, Basse-Ville, Québec. Québec, 16 août 1876.

THIS PAPER IS ON FILE WITH Where Advertising Contracts can be made.

LAROCHELLE & SCOTT, Contracteurs, Québec, 22 Septembre 1876. — 21 av. c. 947

Advertisement for National Insurance Company of Montreal. Features a logo with a shield and the text 'NATIONAL INSURANCE COMPANY MONTREAL'. Names listed include Alex. W. Ogilvie, M. P., President; William Angus, 1er Vice-Président et Gérant; C. D. Hanson, Secrétaire; Henry Lyle, Inspecteur-en-Chief.

Advertisement for Capital \$2,000,000. Depot au Gouvernement de la Puissance en Debentures Municipal - \$56,000. Risque contre le Feu sur des propriétés de Ville et de la Campagne à des taux proportionnés. Assurances sur les Eglises et les Couvents avec leurs contenus, à des taux spéciaux. Agents: F. O. Paquet, L. S. E. Thompson, A. G. Tourangeau, T. H. Mahony.

Advertisement for Nouvel Etablissement Bijouterie et d'Horlogerie. LE Soussigné à l'honneur d'informer ses amis et le public en général qu'il vient d'ouvrir un établissement au No. 241, rue St. Paul, en face du Marché du Palais, et No. 158, rue St. Jean, en dehors, QUÉBEC.

Advertisement for Compagnie L'Assurance 'STADACONA' Contre le Feu et sur la Vie. INCORPORE LE 26 MAI 1874. Capital Autorisé \$5,000,000. Dépôt du Gouvernement \$100,000. BUREAU A PRINCIPAL: 20, RUE ST. PIERRE QUEBEC.

Advertisement for Compagnie de Navigation du Saint-Laurent. Lignes du Saguenay. CHANGEMENTS D'HEURES. LIGNE DE KAMOURASKA. LIGNE DE GLASGOW. J. & W. REID, MANUFACTURIERS DE PAPIER-FEUTRE.

Advertisement for J. & W. Reid, No. 40, Rue St. Paul, Québec. MANUFACTURIERS DE PAPIER-FEUTRE. PAPIER GOUSSONNE pour les couvertures des maisons. PAPIER ENVELOPPER, Gris, Brun, Drabo et Marillé, de toute grandeur et de toute qualité.

Advertisement for Voulez-Vous Faire de l'Argent. S'il vous voulez faire de l'argent allez acheter S'vcs. Moulins à Coudre chez L. N. ALLAIRE & CIE. Un rabot de 25 PAR CENT SERA FAIT PENDANT UN MOIS.

Advertisement for Cire de Gibson, Remède sur et efficace pour les Cors. La meilleure emplatre connue pour les Calus. L'onguent le plus doux, le plus abstergif et le plus curatif de nos jours, pour les plaies, les crevasses aux mains, les clous, punaris, brûlures et engelures.

Advertisement for Preuve Evidente de A. B. FOSTER, Ex-Sénateur. Connaissant la valeur de la CIRE DE GIBSON, comme remède sûr et efficace pour les cors, je puis le recommander comme étant le plus dignifié de confiance.

Advertisement for LIGNE ALLAN. Sous contrat avec le gouvernement du Canada pour le transport des Malles CANADIENNES ET DES ETATS-UNIS. 1876.—Arrangements d'ETE—1876.

Advertisement for LIGNE ALLAN (continued). CETTE LIGNE se compose des puissants steamers en fer de première classe suivants, bât sur le Clyde, à double engins.

Advertisement for LIGNE DE GLASGOW. Partiront de Glasgow, chaque MARDI et de Québec, le JEUDI. Devront partir de Québec: WALDENSIAN, le 9 Novembre; CORINTHIAN, " 16 " ; MANTOBAN, " 23 "

Advertisement for LIGNE DE GLASGOW (continued). Taux du Passage de Québec: Cabine.....\$30.00 Intermédiaires.....40.00 Entrepont.....25.00

Advertisement for LIGNE DE GLASGOW (continued). Taux du Passage de Québec. On ne peut retenir de chambres si on ne paye d'avance. Il y aura dans chaque navire un médecin expérimenté.

Advertisement for Avis Special. Le vapeur KLYDE laissera le quai St. André à Kamouraska et le Port Intermediaire de la Rive Sud, MARDI, le 31 du courant, à 7 heures A. M.

Advertisement for PELLETERIES!! NOUS VENONS DE RECEVOIR un magnifique choix de Capots de Chats Sauvages, Casques de Loutre, Casques de Mouton de Perse, Peaux de Buffle.

Advertisement for Economisez le Travail. Epargnez votre Argent. Important pour les Hôtels, Couvents, et Collèges. LE SOUSSIGNÉ est prêt à poser et mettre en opération sous le plus court délai, de petits machines et bouilloires pour faire la cuisine, le lavage et repassage, scier le bois de corde, operer un élévateur et réchauffer la bâtisse.

Advertisement for Aux Consomptifs. LE SOUSSIGNÉ, MÉDECIN en retraite, ayant exercé dans l'Asie méridionale, un remède végétal très-simple guérissant promptement et irrévocablement la CONSOMPTION, l'ASTHME, les BRONCHITES, la CATARRHE, et toutes les maladies de l'estomac et des poumons, et aussi un remède assuré pour guérir les maladies nerveuses, le dérèglement prématuré du corps, et toutes les souffrances qui sont la suite des maladies de nerfs, croit de son devoir de les faire connaître au public.

Advertisement for Eugene Hamel, ARTISTE-PEINTRE, Portraits en couleurs à l'huile d'après nature.—Portraits au crayon d'après photographie. PRIX TRÈS MODÉRÉS.

Advertisement for Courrier du Canada. CONDITIONS

Advertisement for Prix de l'Abonnement: CANADA—Un an \$5.00, Six mois \$3.00, Trois mois \$1.50.

Advertisement for ANGLETERRE: Un an \$20.00, Six mois \$10.00, Trois mois \$5.00.

Advertisement for FRANCE: Un an \$40.00, Six mois \$20.00, Trois mois \$12.00.

Advertisement for TARIF DES ANNONCES. Les annonces sont insérées aux conditions suivantes, savoir: Six lignes et au-dessous.....50 cents

Advertisement for R. PAMPHILE VALLEE, Rédacteur-en-Chef. Les annonces, les réclames, les abonnements doivent être adressés à

Advertisement for Leger Brousseau, EDITEUR-PROPRIETAIRE, NO. 9, RUE ST. JEAN, HAUTE-VILLE, QUEBEC. IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR LEGER BROUSSEAU. No. 9, Rue Duade, H. V., Québec